

C'est à peine si à travers la boue qui le couvrit, on pouvait distinguer les galons et la couleur de la livrée de cet homme, dont la figure joviale et hardie ne portait pas la moindre trace de fatigue.

En voyant entrer Boisseau, le courrier posa sur la cheminée le verre qu'il portait à ses lèvres, salua respectueusement Anacharsis, et lui remit la lettre de Raoul.

—Le colonel n'est pas malade, j'espère ? dit Anacharsis.

—Non, Monsieur... Dieu merci, M. le marquis se porte bien... Il m'a ordonné de crever dix chevaux s'il le fallait pour arriver plus tôt, de me reposer deux heures et de revenir à Vienne, si Monsieur avait une réponse à me donner.

—Peste, mon garçon, vous faites là un rude métier, dit Boisseau en décachetant la lettre.

Ah ! ce n'est rien, Monsieur, une fois je suis allé de Leipsick à Cadix sans m'arrêter, et pour faire marcher les postillons andalous, il fallait taper autant sur l'homme que sur la bête... J'y ai usé trois fouets... et les manches avec.

—C'est comme le colonel Ledoux, le brave des braves, le père du soldat, quand ces canailles d'alcades ne voulaient pas nous donner des vivres, sous prétexte qu'ils n'en avaient pas, il les forçait à manger des galettes de terre pour leur apprendre à se laisser surprendre sans vivres, dit Glapisson.

Pendant cette intéressante conversation, Anacharsis lisait rapidement ces mots tracés à la hâte par Raoul.

« Mes soupçons n'étaient que trop fondés... Herman Forster est un misérable ; il fait qu'il quitte à l'instant Paris... mais sans éclat. Il n'hésitera pas, lorsqu'il verra ses projets découverts ; pour lui prouver que je suis instruit de tout, tu n'auras qu'à lui dire ces deux noms : *Wilhelmine Butler* ; qu'il parte donc à l'instant de Paris pour Bayonne ; là, il recevra de nouveaux ordres... Comme une minute de retard peut être fatale, je compte assez sur ton amitié, pour te prier de te rendre à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, chez Herman Forster... S'il manque d'argent, tu lui en donneras ; mais qu'il parte à l'instant, et devant toi. Le fils de mon coadjuteur, homme sûr et déterminé, l'accompagnera jusqu'à Bayonne, et restera dans cette ville pour le surveiller jusqu'à nouvel avis. Si Herman, chose impossible ! résiste à ces ordres, tu remettras à l'instant une des deux lettres ci-jointes à Mme la princesse de Montlaur ! et tu feras parvenir l'autre à l'Empereur, en la portant toi-même au grand maréchal du palais... Je n'ai pas le temps de te dire par quel miraculeux hasard j'ai surpris ce secret, tant j'ai hâte d'arracher *qui tu sais* à ces abemina-

bles machinations... Renvoie-moi mon courrier, dès qu'Herman Forster sera parti... Que je sois rassuré sur ce point... J'oubliais une chose importante. Un homme très-dangereux, nommé Pierre Herbin, doit fréquemment visiter Herman Forster.

« Dans le cas où ce dernier ne voudrait pas quitter Paris, dis à Glapisson de couper ses moustaches, de s'embusquer près de la maison qu'habite Herman, rue du Faubourg-du-Roule, n. 56, et de surveiller les gens qui peuvent y entrer, de remarquer Pierre Herbin, de le suivre et de te rendre compte de ses démarches. « Se voyant découverts, ces deux misérables pourraient tenter quelque dangereuse entreprise avant que le résultat que j'attends de ma lettre à l'empereur ne soit obtenu ; Glapisson surtout redoublerait de vigilance, s'il les voyait rôder du côté de l'hôtel de B. Ce Pierre Herbin a 60 ans environ ; il doit être boiteux. Une profonde cicatrice lui partage la lèvre supérieure en deux. Je crois faire un rêve en songeant à ce qui vient de m'arriver. Ma tête se perd dans ce chaos... Si le plus impérieux devoir ne me retenait ici, je serais à l'instant parti ; mais l'Empereur m'a chargé d'une mission de la plus haute importance, et ce n'est que dans cinq ou six jours que je pourrai l'avoir terminée.—Adieu, mon bon Anacharsis, adieu en hâte. N'oublie rien... de tout ceci... Il y va du sort de la personne que j'aime et que je respecte le plus au monde... Mon courrier est un homme actif, intrépide. Si tu ne me les renvoies pas immédiatement, utilise-le ; lui et Glapisson me sont très-dévoués et t'obéiront comme à moi. »

Anacharsis Boisseau, après avoir relu deux fois cette lettre, mit à part celles qui étaient destinées pour l'Empereur et pour la princesse de Montlaur, et dit au courrier : Vous ne repartirez pas jusqu'à nouvel ordre ; allez vous reposer ;—vous, Glapisson, d'après l'ordre du colonel...

A ces mots, Glapisson mit sa main à son bonnet de police et se tint au port d'armes.

—Vous aurez peut-être à couper vos moustaches pour n'être pas remarqué et mieux suivre un vieux drôle boiteux qui a de mauvais desseins.

—Contre mon colonel !

—Non, Glapisson, mais contre les amis de votre colonel, ce qui est la même chose. Plus tard je vous expliquerai cela.

—Suffit, Monsieur, quoiqu'il soit dur de couper ça ;—et il prit ses moustaches en soupirant.—Ça qui a été en Italie, en Egypte, en Espagne et en Allemagne. Pourtant, si le colonel le veut ça sera fait,